

Séminaire de Claude Rabant

-:-:-

11 décembre 2013

Claude Rabant: Je me suis engagé dans un texte encore assez inabouti autour de la question de la haine, de la jalousie, de la vengeance. C'est de ça que je voudrais essayer de parler un peu puisque nous sommes là, sous différentes rubriques, sous l'inspiration notamment de... qui malheureusement n'est pas là ce soir. Je me suis replongé dans *Vues d'ensemble des névroses de transfert*, que vous connaissez sans doute, ce qui m'évitera d'en faire trop le détail, qui est un inédit en fait, un manuscrit disons qui a été retrouvé dans la correspondance de Ferenczi que Freud avait envoyée en 1914/15. C'est quand même intéressant pour voir comment ça peut se travailler. Une des leçons d'ailleurs, ce serait que plus on est dans l'angoisse et dans le désarroi, plus on travaille en fait. Donc il était quand même en grand désarroi, en grande déroute semble-t-il, dans une période de découragement en 1914/15, la guerre avait déjà commencé depuis quelques mois. Ce qui est d'ailleurs assez étonnant au fond, c'est que si on en croit le petit texte de *Vergänglichkeit* qui est aussi de la même époque, où Freud se donne le rôle de l'hyper optimiste par rapport à ce malheureux Rilke, ce jeune poète qui voit le dépérissement universel et l'hiver en plein été, etc. Vous vous souvenez que Freud pensait... « Quand même, on ne va pas se laisser faire comme ça. Il ne faut pas se laisser désespérer à l'avance. Il y a des choses à faire, il faut réagir », etc. Il a cette phrase qui est peut-être une des plus optimistes qu'il n'ait jamais prononcée, à savoir – ça tourne aussi autour de ces questions de *Deuil et mélancolie* – que quand le deuil est fini, on serait encore, comme le dit Jung, *kräftig*, encore jeune et bien vivant, on retrouve des objets en général au moins équivalents sinon meilleurs que ceux qu'on a perdus. Et donc il y a toute cette thématique de la

reconstruction qui s'étend à la question des destructions de la guerre, toutes ces destructions qui ont déjà eu lieu. C'est l'année 1914/15 où il dit qu'on reconstruira sûrement des choses plus solides et meilleures après.

Donc il a cette position qui ne correspond pas trop à ce que l'on sait de l'ambiance générale où il était par ailleurs dans cette période. C'est un texte assez génial en fait, ces *Vues d'ensemble*, puisqu'il avait prévu, semble-t-il, une douzaine de textes théoriques, puisque c'est lui qui a lancé l'idée des concepts fondamentaux qui sont repris littéralement par Lacan en 1964, que pour une science il faut des concepts fondamentaux, il faut définir des concepts fondamentaux. Et donc après toute la première période, *L'interprétation des rêves* de 1905, *Les trois essais*, c'est une époque où il faudrait tout refonder à nouveau dans le concept. Donc il y a une sorte de vue comme s'il y avait quand même perpétuellement deux niveaux, deux couches : la couche du concept et la couche de l'expérience. On ne peut pas se contenter de l'une. Et ces *Vues d'ensemble* c'est comme une tentative pour faire communiquer les deux niveaux. Pour faire communiquer les deux niveaux, on est engagé dans une sorte de mythologie en même temps. Et ce qui est assez fascinant, c'est la fameuse perspective de la glaciation comme figure de la détresse originaire qui serait une détresse, non pas après le *Entwurf*, le projet également inédit envoyé à Fliess, cette idée de *Hilflosigkeit*, d'une détresse originaire, qui à l'époque était liée simplement au fait que le bambin, le nourrisson, vous le laissez là comme ça sans rien, il ne vit pas très longtemps. Il ne vit pas très longtemps mais ça donne l'idée que fondamentalement, nous savons faire une chose et une seule qui est d'halluciner. Nous sommes fondamentalement des machines à halluciner. C'est au fond la vertu essentielle de l'être humain dans cette perspective, mais qui ne se révèle que dans la détresse extrême finalement.

Et là, grâce à l'appui de quelques anthropologues, on peut renvoyer la détresse originaire à l'idée de cette période de glaciation où l'humanité s'est trouvée dans une phase de totale dérégulation, absence de nourriture, absence de tout. Et d'ailleurs, j'ai appris incidemment que selon certaines vues actuelles, cosmologiques, la chance – si on peut dire – que les êtres vivants ont eu sur notre terre, c'est d'avoir traversé une période de glaciation moindre que sur les autres planètes, où la glaciation

a été absolument radicale pour éliminer toute forme de vie. Mais au fond l'idée, ce serait que toutes les planètes étaient potentiellement porteuses de vie, mais que selon le degré de la glaciation, il en resterait un peu ou pas, et que nous sommes les rescapés d'une glaciation un peu moins forte que sur d'autres planètes.

Moyennant quoi en effet, ça donne une certaine consistance rétroactive – en fait ça rejoignait des choses auxquelles je réfléchissais ces temps-ci – sur le paradis terrestre, qui serait même avant Freud avant le langage. L'espèce humaine vivait dans une sorte de monde paradisiaque dans le sens d'une facilité d'existence qu'on peut imaginer de cueillette, etc. Alors pourquoi la détresse, la chute, la fin du paradis terrestre correspondait à cette période de glaciation où, du même coup – c'est ça qui est intéressant – la procréation serait devenue interdite ô possible puisqu'il n'y avait plus de quoi nourrir le monde. Donc il a fallu que les femmes elles-mêmes soient en quelque sorte interdites de procréation. Il y a plusieurs choses. Il y a des choses aussi sur lesquelles je m'interrogeais, c'était : pourquoi le sacrifice des premiers nés ? Pourquoi cette tradition, y compris éventuellement de consacrer les premiers nés jusqu'à ce que ça s'inverse – mais ça n'est qu'une inversion – dans le droit d'aînesse, la consécration des aînés ou le sacrifice carrément, le meurtre des premiers nés ?

Freud donne une réponse qui m'a paru assez intelligente, c'est que de cette période de glaciation qui a complètement désorganisé l'existence humaine, c'est de là qu'ont surgi les hordes primitives avec des pères tout-puissants qui n'avaient qu'une idée, c'était de mettre à mort les garçons au fur et à mesure pour préserver leur pouvoir, jusqu'à ce que – avec un petit clin d'œil, semble-t-il, de Freud vers lui-même – le petit dernier ait une meilleure chance de rattrapper puisque, d'une part il bénéficiait de la protection maternelle et que le père ayant vieilli, était un petit peu moins porté sur le meurtre des fils. Ce qui était un peu le cas de Freud lui-même évidemment. En tout cas, cette idée que le sacrifice des premiers nés serait la perpétuation ou au moins la trace de cette tendance à éliminer les successeurs les plus directs, ça m'a paru assez intéressant.

L'autre question à laquelle ces textes répondent un peu aussi à leur manière indirectement, l'autre question sur laquelle je m'interrogeais sur cette affaire, tout à coup je me suis mis à rapprocher le mythe de

Prométhée du mythe de l'Eden primitif, c'est-à-dire pourquoi est-ce que les dieux concernés, Zeus ou Yahvé, pourquoi ils se sont mis en rogne, pourquoi ils se sont foutus en rogne qu'on leur ait pris quelque chose ? Qu'est-ce qu'on leur a pris ? Qu'est-ce que l'homme leur a pris pour qu'ils se mettent en rogne à tel point de poursuivre leur vengeance ? Au passage, je vous le rappelle, le point intéressant quand même c'est que le... de jalousie s'applique au premier chef à dieu, c'est-à-dire que dieu est jaloux. La jalousie, c'est le zèle ; la racine de jalousie, c'est le zèle. Donc le dieu jaloux, c'est celui qui a un tel zèle, un tel amour possessif qu'il ne peut pas admettre un partage. Donc la première réaction du dieu jaloux, c'est de se mettre en colère, en rogne, et de chasser du paradis les humains, dont on peut penser qu'ils n'auraient pas été nettement plus heureux en restant dans le paradis. Donc qu'est-ce qui a été rapté de cette manière ? Enfin, qu'est-ce qui a été rapté – ce qui rejoint directement la question de Freud, puisque la question de Freud, je vous le rappelle, qui est quand même une question intéressante et qui est très insistante chez lui, c'est : pourquoi et comment la civilisation a-t-elle commencé ? Qu'est-ce qui fait que ça s'est déclenché ? Qu'est-ce qui l'a déclenché ?

Il y a plusieurs versions voisines chez lui. Il y a la version de *Totem et Tabou* qui n'est pas sans écho dans *Les névroses de transfert*. Une des premières versions les plus simples, c'est que devant la mort des autres – j'entendais une citation d'un enfant qui dit : « Mais quand même, grand-père, maintenant qu'il est mort, où est-ce qu'il est, où est-ce qu'il vit ? Comment est-ce qu'il continue à vivre ? » C'est la question type fondamentale, c'est-à-dire : ces morts-là, comment est-ce qu'ils continuent à vivre ? Puisque bien entendu, ils continuent à vivre, puisqu'on peut continuer à leur parler, à les entendre, les invoquer, les évoquer, etc. Donc la première origine des choses, c'est ça. Ou les effets – ce qui est à peu près pareil – de la glaciation, disons. Si la civilisation commence comme ça par le rapt en fait, quelque chose qui est dérobé à la puissance divine, tout à coup je me suis rendu compte que dans les deux cas – pour ne prendre que ces deux propositions mythiques, disons – et si on redonne un peu de lustre à l'histoire du serpent, si au minimum on le suppose venimeux quand même, ce qui est plus drôle, le feu et le venin sont de même nature, sont assez similaires. C'est-à-dire ce sont deux substances dangereuses et même mortelles dont on apprend à les maîtriser. Et la maîtrise du feu et la maîtrise du venin, la maîtrise du

venin ce sont les débuts de la médecine, c'est la première chose dont l'humanité a pu apprendre à se protéger en se scarifiant, en s'habituant, en se tribalisant. Donc le venin, c'est *pharmakon*. Donc on peut supposer que, de la même façon que Prométhée a volé le feu à Zeus, Ève – ce sont les femmes qui ont... je crois que ça compte aussi – Ève a rapté le venin, c'est-à-dire la civilisation a commencé de cette manière par emporter du jardin primitif quelque chose qui va permettre de vivre dans le désert ou de vivre en sachant maîtriser les choses les plus sacrées, les plus violentes, les plus dangereuses qui elles-mêmes à leur tour font écarter les dangers, écarter la mort, écarter les maladies, écarter les bêtes sauvages parce que l'animal sauvage le plus dangereux, c'est quand même le serpent, plus sans doute que le tigre, plus sans doute que le lion, plus dangereux que tout ça, qui sont des choses qu'on apprend à écarter. Donc il y a tout un ensemble de choses comme ça.

L'idée de Freud dans ces *Névroses de transfert*, qui est une idée quand même assez géniale, c'est que les formes de la pathologie réitéreraient l'histoire même de cette catastrophe originaire. À l'intérieur de ce texte sur les *Névroses de transfert*, il était obligé d'introduire les névroses narcissiques, c'est-à-dire les psychoses, et donc de les mettre dans une sorte d'ordre chronologique où elles ne peuvent pas éclore à la même période de la vie. Il y a donc une petite chronologie en disant que les premières choses qui peuvent apparaître c'est l'hystérie, qui peut apparaître très jeune ; un peu plus tard, quand on commence à faire marcher le ciboulot, c'est la névrose obsessionnelle ; ensuite on passe à l'adolescence et la fin de l'adolescence, c'est-à-dire ce qu'il appelle à ce moment-là la démence précoce de la schizophrénie ; encore un peu après c'est la paranoïa et puis manie mélancolie. L'idée fondamentale aussi qui est magnifique, je trouve, c'est qu'en fait on n'a jamais comme matériel rien d'autre que les symptômes. Or les symptômes ne sont jamais rien d'autre que des guérisons ou des tentatives de guérison. C'est pour ça aussi qu'il faut faire cette espèce de grande vision un peu utopique, disons, une sorte de fantaisie métapsychologique, pour essayer de comprendre comment ça marche parce qu'on n'a rien d'autre que le côté faussement positif en quelque sorte. On n'a rien d'autre que la reconstruction de la tentative de guérison ; on n'a jamais la racine du mal en fait. Mais ce qu'on peut constater, c'est qu'à chaque fois, plus la chose est tardive, plus elle revient en arrière ; plus c'est tardif, plus c'est

précoce si on peut dire ; plus ça apparaît tard, plus la psychose revient à des états encore plus antérieurs, avant que les formes du langage véritablement aient pris corps.

Et c'est pour ça que, je pense, le concept est véritablement fondamental et unique parce qu'elle engendre les autres chez Freud, c'est la pulsion, parce que la pulsion c'est à la fois le point d'énigme maximum et le point d'explication, d'origine. Et c'est très étrange au fond, parce que le concept des pulsions a en fait une double face qui est de désigner d'un côté quelque chose de complètement inconnu, de supposé en fait mais de complètement inconnu, c'est-à-dire on ne sait pas ce que c'est, on n'y a pas d'accès – en soi on n'y a pas d'accès, il faut supposer qu'il y a quelque chose qui vient de l'intérieur, qui fait qu'il y a de l'énergie, la métamorphose on pourrait dire à la manière de Spinoza. Le premier côté inconnu est absolument nécessaire, c'est ce qu'il y a dans le corps qu'on ne sait pas ce que c'est ; c'est ce qu'il y a dans l'existence qui fait qu'on ne sait pas ce que c'est ; quelque chose qui fait qu'on ne sait pas ce que c'est. Mais on est tout de suite de l'autre côté, c'est-à-dire dans l'inscription. Donc cette sorte de double face contre laquelle on pourrait quasiment mettre ce que... appelait l'infamie, c'est rien en même temps entre les deux, c'est juste que d'un côté on ne sait pas ce que c'est, et de l'autre côté il y a des inscriptions. C'est comme les deux faces d'une... Et de l'autre côté, on n'y a accès que par un système d'inscription qui introduit – dans la définition absolument canonique vous savez que premièrement une mesure, deuxièmement une exigence et troisièmement un travail. C'est-à-dire c'est exactement la sortie du paradis terrestre en fait, c'est-à-dire que vous ne saviez pas où vous étiez. On pourrait dire que le paradis terrestre, c'est quand on ne sait pas où on est, où on était. Maintenant vous allez le savoir parce que, comme vous êtes chassé, vous êtes dehors, vous n'êtes plus du côté invisible, vous devenez visible. On pourrait d'ailleurs interpréter plutôt dans ce sens-là l'histoire que tout à coup ils s'aperçoivent qu'ils étaient nus. C'est parce que l'invisible devient visible. Donc si le visible est visible, il faut le cacher, il faut le masquer, il faut le traiter comme visible. Vous étiez dans l'invisible ; maintenant vous devenez visible à vous-même, et donc vous êtes dehors, et donc vous êtes dans le travail et vous êtes dans la guerre.

D'où toute une dernière partie sur la question de l'amour où la chose importante à dire, c'est que l'amour n'est pas premier. Ce qui est premier, c'est la haine. Ça explique peut-être pourquoi tout commence avec la vengeance du dieu, de celui que j'appelle le dieu puritain qui ne veut pas qu'on se serve de ce qu'on sait. Puisque *grosso modo* une des versions possibles du serpent, c'est qu'il est l'incarnation du savoir, l'incarnation d'un certain savoir interdit. En tout cas, il y a toujours un dieu puritain qui vient dire qu'il ne faut pas se servir de ce qu'on sait, qu'il ne faut pas utiliser ce savoir qu'on a, parce que ce savoir a peut-être un autre nom, en tout cas ce savoir c'est la jouissance. C'est pour ça qu'on pourrait dire que le savoir est l'usage, le savoir on en use forcément, le savoir et la jouissance sont quelque chose qui coïncide. Mais si ce savoir, je vous l'interdis, vous allez être obligé de le désirer, c'est-à-dire qu'on a cette sorte de déboîtement du savoir et de la jouissance.

Dans les textes de Lacan qui sont proches du Séminaire de 1963/64, c'est là où il dit que l'orgasme et l'angoisse c'est la même chose. Si on met *jouissance* à la place d'*orgasme*, en effet, il y a une sorte d'équivalence ou un passage entre le fait que ce qui est premier, ce n'est pas l'amour, c'est la haine. *Grosso modo* c'est à ce moment-là en disant que c'est la haine qui est la première parce qu'on est encore dans l'époque de la dualité entre pulsion sexuelle et pulsions du moi, et donc avec le narcissisme qui arrive entre les deux. C'est très spinozien dans un sens. La première chose, c'est la persévération dans l'être, c'est-à-dire la préservation du moi, la préservation de la consistance organique, c'est la première chose. Et donc du coup, bien sûr, l'extérieur, l'autre, c'est la menace. Mais ensuite seulement peuvent venir les investissements d'objets, c'est-à-dire les objets viennent ensuite dans un deuxième temps seulement, c'est-à-dire ils restent en quelque sorte sous le sceau de cette menace. Rétrospectivement, ça aurait des conséquences sur le fameux *Nebenmensch*, c'est-à-dire l'autre secourable, et donc on va encore plus directement vers Melanie Klein, c'est-à-dire que l'autre secourable n'est secourable que par une vue d'ensemble. Pratiquement et concrètement l'autre secourable comporte une telle menace parce que, après tout, rien ne prouve qu'il va revenir, rien ne prouve qu'il est là, ce qui explique aussi une chose peut-être un peu triviale, qui peut paraître énigmatique mais qui ne l'est sans doute pas, c'est-à-dire que plus on

donne à quelqu'un, plus il va se venger, c'est-à-dire qu'il va forcément essayer de se venger de ce que vous lui avez donné. Il y a un prix de haine presque automatique, ou même tout à fait automatique. Et donc si on remonte à la question du zen, en effet, au fond si on n'avait pas peut-être une des versions possibles, c'est que si le début de la civilisation n'avait pas été un rapt, ce serait bien pire, puisque du fait que c'est un rapt on ne le doit à personne malgré tout. Si c'était le dieu qui nous l'avait donné, on serait dans une impasse encore bien plus épouvantable.

Donc le fait de dire que c'est un rapt ou un vol, c'est dire qu'au fond le prix a déjà été payé en quelque sorte, ou il n'a pas à l'être. Il y a quelque chose comme ça. Ça pourrait aussi expliquer un peu le potlatch parce que le potlatch, qui est une espèce de surenchère, il ne peut pas y avoir d'égalité en réalité puisque le don a entraîné forcément de la haine. Donc ce qu'on vient peut-être renverser par le contre-don, ce n'est pas seulement l'équivalent du don, c'est aussi le sur-prix de la haine, ou quelque chose comme ça. Et par conséquent, avec un peu de... c'est effectivement ça qui permet de comprendre comment arrive le pouvoir. Ce qui est intéressant, c'est que c'est comme ça que Freud engendre le père primitif. En fait dans cette idée, c'est plutôt pluriel, c'est plutôt les pères, les chefs de la horde. C'est un peu comme ce qui est dit des pulsions : si on veut, il y en a autant *ad libitum*, on peut avoir des pulsions de tout. Ce n'est pas ça qui m'intéresse ; ce qui m'intéresse c'est de savoir comment on les regroupe, quels sont les groupes fondamentaux. Et c'est un peu la même chose pour l'origine de la civilisation : où est-ce que se font les nœuds ? Et donc il y en a deux : il y a le premier qui vient de la coupure originaire de la glaciation. J'ai regardé d'ailleurs sur la question des enfers : selon les versions, les enfers c'est soit le feu, soit la glace. On est dans cette espèce d'interface, entre l'extrême brûlure ou alors l'extrême glaciation.

Intervenant : La glace, ça brûle.

Claude Rabant : La glace ça brûle, c'est un fait. D'une certaine manière, il y a ces points de résistance maximum qui sont les lieux de pouvoir, puisque les lieux de pouvoirs sont des lieux justement de concentration des forces du travail, donc de l'esclavage et de la guerre, et

donc du meurtre et de la mort. Et puis ensuite le deuxième temps où les mères interviennent assez directement, nécessairement, on pourrait dire d'une part parce que peu ou prou les femmes reprennent en main la procréation, sous couvert du phallus sans doute, et puis les frères font un deal entre eux pour tenter une autre solution de société. Et sans doute dans d'autres versions ils font alliance entre eux et ils font *grosso modo* alliance avec les mères mais sans que ça élimine complètement du patriarcat. Là il y a un problème un peu compliqué dont l'idée serait que ça se résout, si on peut dire, par la pathologie. On engendre la série hystérie, névrose obsessionnelle, quelque chose comme ça.

Je voulais terminer en changeant un peu, mais c'est toujours à mon avis dans le même registre. Je vous signale que vient de sortir un numéro de *L'Herne* sur Benjamin qui semble assez formidable, avec beaucoup d'inédits, de correspondances, etc. Et donc dans les notes sur le concept d'histoire, il y a des choses formidables. Il y a quelque chose à reprendre là-dessus. Benjamin avait acheté un tableau de Klee que vous connaissez sans doute, qui s'appelle *Angelus nobus*, dont j'ai une petite reproduction ici. Benjamin l'avait avec lui, il l'a ensuite légué à Gershwin Sholem, lequel l'a légué au musée de Jérusalem. C'est un animal, si on peut dire, assez étrange qui s'intitule donc *Angelus nobus*.

« Il représente un ange qu'on voit de face, un ange qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'ange de l'histoire. Son visage est tourné vers le passé, là où nous apparaît une chaîne d'événements, une... seule et unique catastrophe. Et sans cesse s'amoncellent ruine sur ruine et les précipitent à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré, mais du paradis – c'est pour ça que je trouvais ça intéressant d'en revenir à cette question du paradis, parce que : qu'est-ce que ça pourrait être que le paradis ? – souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. » C'est une des plus belles choses qui ait pu être dites sur le paradis en fait. « Du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès. »

Intervenant : Est-ce qu'il y a plusieurs versions de cet ange ?

Claude Rabant : Non, je ne crois pas.

Intervenant : Celui-là est à Jérusalem. Mais nous on en a vu un autre.

Claude Rabant : Il est différent ?

Intervenant : ...Il est légèrement différent.

Claude Rabant : C'est possible. A priori, c'est celui de Berlin. Ce n'est pas du tout exclu que Klee a fait une variation ; c'est possible. Celle que j'ai vue, elle est dans les notes, une série de notes, de thèses sur le concept de l'histoire. Ce n'est pas très long.

Intervenant : Il y a deux versions chez Benjamin aussi.

Claude Rabant : Deux versions de quoi ?

Intervenant : De Benjamin sur le tableau de Klee.

Claude Rabant : L'autre est où ?

Intervenant : Dans le volume sur... Il m'a semblé qu'il y a eu deux versions dans ce volume-là.

Claude Rabant : Je ne pense pas, non. Et c'est très différent ?

Intervenant : Oui. La première version est beaucoup plus courte. Je crois que celle que tu viens de lire est la plus importante.

Claude Rabant : Elle est où, tu ne sais pas ?

Intervenant : S'il n'est pas dans ce... il est dans un petit livre de Rivages Poche dans lequel il y a, je crois, le tableau de cet ange.

Claude Rabant : Donc il y a une autre version.

Intervenant : Stéphane... a écrit un très beau texte sur ce point-là.

Claude Rabant : Qu'est-ce qu'il dit ?

Intervenant : Je l'ai lu il y a déjà quelques années. Mais c'est intéressant parce qu'il reprend absolument tous les textes où Benjamin aborde...

(...)

Claude Rabant : Il ya sûrement des échos aussi de la part de Benjamin avec par exemple Jean-Paul Richter, dans le très beau texte que vous connaissez sans doute aussi, c'est dans le choix des rêves qu'avait fait Béguin sur *L'ange de la mort*. L'ange qui était chargé de recueillir les âmes sur les champs de bataille des guerriers morts et qui a voulu savoir ce que c'était que la mort. Donc il s'est mis dans la peau d'un guerrier qui tombe pour apprendre ce que c'était que mourir. Il y a tout un passage...

Intervenant : C'est un peu la Walkyrie.

Claude Rabant : C'est peut-être un peu la Walkyrie. Ce qui ramènerait quand même à toute cette dimension freudienne, c'est-à-dire comment est-ce que, au fond, la civilisation commence avec cette expérience qui sans doute en effet n'est pas seulement l'expérience de ce que ça fait de voir l'autre mourir, mais aussi par quelle expérience on peut l'accompagner, par quelle expérience on pourrait savoir ce que c'est. Il y a une chose très fondamentale là qui seraient toutes ces constructions rituelles, philosophiques, esthétiques. Pas seulement de ce que ça nous fait de voir cette expérience de la mort de l'autre, ça va plus loin quand même : par quelle expérience on pourrait comprendre ou accompagner cette expérience qui est celle de celui qui meurt ?

Intervenant : D'autant plus qu'il y a d'abord présentation de la mort inconsciente.

Claude Rabant : Ce n'est pas « d'autant plus ». C'est presque tautologique. C'est très intéressant que vous interposiez cette formule.

Intervenant : Parce que pour accompagner, il faudrait ça.

Claude Rabant : Oui, il faudrait, mais puisqu'on les accompagne, ça voudrait dire qu'il y en a.

Intervenant : Est-ce qu'on les accompagne ?

Claude Rabant : Oui, justement. Il y a toutes sortes de manières, sauf que ce n'est pas de la représentation en effet, sauf que c'est quelque chose d'autre. C'est aussi parce qu'il n'y a pas de représentation qu'on est obligé d'en venir là.

Intervenant : Faute de mieux.

Claude Rabant : Je ne sais pas si c'est faute de mieux. Faute de quoi ? J'aimerais bien savoir ce que vous pensez de cette... En lisant ce passage, ce qu'il y a de plus... c'est le paradis qui souffle en tempête. Qu'est-ce que c'est à votre avis ?

Intervenant : C'est la dernière des portes. La porte qui s'ouvre, c'est la tempête. Ça fait penser à ça. La tempête, c'est aussi le souffle. C'est le souffle... protestant, sinon on s'embarde dans le puritanisme.

Claude Rabant : C'est ça.

Intervenant : Ce n'est pas la dernière pièce de Shakespeare, *La tempête* ?

Claude Rabant : C'est possible. Vous n'en savez pas beaucoup plus que moi.

Intervenant : C'est intéressant parce que ça montre bien que même l'idée du paradis comme béatitude, le calme plat.

Intervenant : C'est ça qui est dangereux, le calme plat.

Claude Rabant : Évidemment, bien sûr. Il y a un très beau texte, une très belle nouvelle de Conrad sur le calme plat, le navire ne peut plus partir. Son premier commandement du personnage, son premier commandement du navire, la première expérience.

Intervenant : L'absence de vent arrête les Grecs... les Troyens...

Claude Rabant : Le sacrifice, c'est ça. Le sacrifice est nécessaire.

Intervenant : Il faut du souffle pour faire la guerre.

Intervenant : Peut-être que... le paradis, la tempête était déjà là.

Claude Rabant : Dans le paradis ? Peut-être.

Intervenant : ...

Claude Rabant : En même temps, ça n'est pas le commencement absolu. Si le commencement absolu c'est l'absence de vent, c'est la glaciation, la détresse, la haine (?) ne peut pas être en même temps le commencement. Est-ce qu'on n'est pas obligé de supposer ce que font un peu tous ces dispositifs, de supposer un avant ? C'est pour ça que cette question que j'ai trouvée un peu idiote : pourquoi est-ce que le dieu serait en colère ? Qu'est-ce qu'on lui a fait pour qu'il se mette en colère ?

Intervenant : On lui prend une partie de son pouvoir quand même, si ce n'est pas tout.

Claude Rabant : Oui, mais qu'est-ce qu'il en faisait ? Rien.

Intervenant : Si, il était dieu.

Claude Rabant : Vous êtes tellement croyant ?

Intervenant : Vous le savez bien.

Claude Rabant : En même temps, j'aurais tendance à penser qu'il n'est dieu qu'à partir du moment où on l'a réveillé.

Intervenant : L'histoire se raconte après. Il n'empêche qu'il faut que le feu soit volé pour que l'histoire se raconte aussi.

Claude Rabant : Oui, oui.

Intervenant : On pourrait dire le contraire : qu'il se réveille pour devenir dieu.

Claude Rabant : Voilà.

Intervenant : Il se réveille et il se révèle.

Intervenant : On a besoin de dieu pour être coupable, c'est sûr.

Claude Rabant : Il y a une sorte de rapt, un manque qui devient réel. C'est une panique absolue si ce soutien du désir manque, comme s'il y avait un retour, une régression de l'angoisse... à l'angoisse réelle. Peut-être que chez les femmes c'est plus dans la jalousie, c'est-à-dire quelque chose d'un défaut de l'Autre. Bien entendu, une fois qu'on a parcouru tout ce circuit, ce qui maintient tout ça en place, c'est-à-dire ce qui maintient une simple cohérence autour de la haine, je pense que c'est le fétiche. Le fétiche, c'est ce qui permet à tout ça de tenir plus ou moins en place. Comme le dit Freud, la panique... c'est la panique absolue. C'est dans *Le fétichisme*. Je pense que ce texte sur *Le fétichisme* vient à certains moments tenir un peu la cheville de l'ensemble.

*

* *

Séminaire Claude Rabant

26 novembre 2011

Claude Rabant : J'avais envisagé de prendre par rapport à ces deux magnifiques exposés que nous avons entendus de prendre les choses un petit peu dans le sens inverse, si on peut dire, à rebrousse-poil, quelque chose comme ça. Et notamment, au fond, la question dont je partirais volontiers, c'est : comment est-ce qu'on peut passer de la réalité au réel ? comment est-ce qu'on perçoit que la réalité puisse être réelle, quelque chose de réel ? Je suis très content que tu aies appuyé sur cette question que le réel n'est pas sécable pour essayer de démontrer le contraire. Il semblerait que plutôt la réalité et le réel c'est une sorte de spectre continu, qu'on passe peut-être parfois en tout cas insensiblement, sans le savoir ou sans s'en rendre compte de l'un à l'autre, et peut-être même pourrait-on prendre le spectre dans tous les sens du terme, par exemple celui du... Est-ce que ce spectre a quelque chose de réel ou non ? Je dirais par exemple que par opposition à... Dans l'éthique il n'y a pas de doute sur le réel de la parole. Quand tout va mal, on dit : « Mon petit gars, ce n'est pas de ta faute, c'est l'aura. » Et l'aura, c'est du réel. Ce qui change avec... c'est que – j'ai une interprétation un peu différente de... que ce n'est pas du tout par faiblesse, c'est parce que les temps ont changé et que ce spectre sur le... ce n'est pas réel. Ce n'est pas du réel, et que donc « cause toujours, mon vieux ». « Papa, vas te faire foutre, c'est une parole qui ne compte plus beaucoup. » Alors si on prend les choses très simplement, l'histoire de Freud sur l'Acropole, d'abord ce n'est pas un trouble de mémoire, c'est un trouble de perception, mais la mémoire est quand même en jeu. C'est un trouble de perception qui est aboutie, mais il ne commence pas par dire : « Ce que je vois là n'est pas réel. » C'est la fin, c'est l'aboutissement, « ce que je vois là n'est pas réel ». Il commence simplement plutôt par dire : « Ce n'est pas vrai que ce soit ça. Je n'y crois pas. Je n'y crois pas que je vois ce qu'on m'a toujours raconté. Je ne crois pas que ce que j'ai aimé ou désiré n'est pas passé, ou ce que j'ai entendu... Je ne crois pas que ce soit là, je ne crois pas que ce soit réel. » Ça veut dire qu'il y a une opération – c'est une

accélération évidemment... (passage inaudible). Je retiendrai, pour appuyer mon... dans le discours de... le fait que pour les psychotiques, le langage c'est tout le temps. Et dans les scènes évoquées dans le cas de Claude... aussi il y a cette scène disons de quasi-torture et de hurlement. C'est un calvaire. Donc je crois qu'il n'y a pas de réel sans torture, le signe du réel c'est la torture. Pourquoi ? Je ne vais pas entrer dans les détails parce que c'est compliqué, mais ce que dit très bien quelque part... de rendre compte de ce que ça a été la torture. Il dit que ce n'est pas du tout pareil, on peut imaginer ce qui va arriver, on sait qu'on prend des risques, on sait qu'on va... on sait qu'on va être torturé. Le réel, la réalité, ça n'a rien à voir. Et que c'est ça notamment ce qu'il appelle le premier coup... Le premier de poing que lui donne le policier change absolument l'univers. A partir de là, on sait qu'il n'y aura plus personne pour vous secourir. Et donc, vous... aussi en place, la place que ce que Freud appelle dans... le *Nebenmensch*, qui est indiqué quasi dans ce que va rapporter Antonin Artaud, c'est... quelqu'un à côté pour pouvoir penser, ou être à côté... par la voix pour dire une connerie à la limite, on s'en fout, que la voix soit la voix de l'autre. Et je vous renvoie aussi au dernier livre magnifique sur ce point de Monique Schneider, qui est analyste, qui reprend tout le travail de Freud dans... Le sujet ne peut pas subjectiver sa douleur s'il ne peut pas passer par la douleur de l'autre, ce qu'on appelle le cri. S'il n'y a plus d'autre par lequel la souffrance et la douleur puissent passer, c'est la panne. Donc de ce point de vue-là, je ne dirais pas – bien que j'entende dans quel sens elle le dit – que le réel c'est le corps parlant, loin de là. Je dirais que le réel c'est le corps souffrant, c'est le corps réduit au corps. Et toute l'analyse tourne autour de ça, c'est-à-dire : est-ce que c'est par résistance du sujet, alors que son esprit n'est plus là, c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'autre et en particulier tout ce qui repose sur un minimum de contrat social, c'est-à-dire qui fait que par contrainte nous... l'autre ne vous anéantira pas si c'est réciproque, dès lors que ce contrat est aboli l'esprit même ne peut plus se souvenir dans ce rapport, c'est-à-dire qu'il n'y a plus non plus... que le réel là c'est ce réel du corps quand il n'y a plus d'autre, et en particulier plus d'autre pour soutenir un imaginaire. Penser l'imaginaire, c'est quoi ? L'imaginaire, c'est ce qui permet de créer un monde, ce qui permet qu'on soit en relation avec un monde. On voit aussi un réflexe assez ancien très magnifique... violence et mélancolie... La mélancolie

c'est justement parce qu'il n'y a plus d'imaginaire, il n'y a plus ce qui fait qu'on est dans un...

Cette présence de l'autre qui s'ouvre, et non pas qui donne, ça n'est pas au niveau du langage, c'est... de cette confiance en fait, de cette confiance dans l'existence. Et cette question du réel pour moi, elle est avancée non pas du côté du corps, dans cette dimension du corps abandonné. Et du point de vue des... Il n'y a plus d'autres, il n'y a plus à espérer aucune aide. C'est exactement ce que dit Freud, c'est-à-dire la *Hilflosigkeit*, cette sorte de détresse est nourrie aussi par la mélancolie, l'expérience du traumatisme comme tel. Il n'y a pas de langage possible, il n'y a pas de mots possibles.

(inaudible) Il y a quelque chose. Le trouble de mémoire sur l'Acropole (inaudible) de 1904, c'est l'histoire de l'Acropole, c'est-à-dire c'est l'expérience – c'est intéressant parce que ça prouve que le spectre du réel est... puisque dans une certaine mesure l'expérience de l'Acropole, qui est la même pour Freud que celle... c'est l'expérience du merveilleux. La formule commune à Freud et à... c'est : c'est l'expérience la plus extraordinaire de mon existence comme je n'en aurais jamais connue, comme je n'en aurais jamais. C'est-à-dire la réelle vision de l'Acropole, du réel historique culturel de l'Acropole est quelque chose qui pour ces hommes à cette époque avait ce caractère de mettre l'expérience et l'esthétique la plus extraordinaire jamais attendues dans leur existence et... dans toute la suite de leur existence. D'où cette sorte de fascination mais sans pouvoir coexister avec ce réel. Il va pouvoir être dans le même espace... c'est-à-dire dans quelle mesure est-il possible qu'il peut exister dans un même espace avec le réel ? Je pense que ce serait une des formes possibles, cette impossibilité de coexister avec le réel qui soit – au fond, c'est ça qui est épouvantable, incroyable – peut-être que ce réel soit le plus merveilleux qui puisse être, l'apothéose de la civilisation que constitue l'Acropole où on peut exister avec ce réel... C'est-à-dire quelque chose qui n'a plus rien à voir avec la vérité mais uniquement je dirais avec la trace de l'inscription. C'est ce que dit par exemple... sur la torture, c'est-à-dire quand on a été torturé, on est à jamais torturé, c'est quelque chose qui demeure à jamais. On pourrait dire que dans l'expérience adverse, une fois qu'on est allé sur l'Acropole... à jamais.

C'est là où vient la mémoire. Le trouble, il y a effectivement une sorte de trouble, non pas seulement de la perception, il y a un trouble de la perception qui était l'impossibilité de coexister dans un même espace avec... mais il y a aussi l'impossibilité d'enserrer cette expérience dans une mémoire. C'est quelque chose qui vit, qui ne peut que déborder la mémoire et qui n'existe dans une certaine mesure que comme mémoire du corps. Par exemple Artaud... ce rapport quasi impossible de l'espace entre l'existence et de l'espace de la mémoire... (inaudible)

*

* *

Claude Rabant

Séminaire du 15 mai 09

J'en étais resté à *Vergänglichkeit* qu'on pourrait résumer comme le *carpe diem* freudien. Je pars de là, de ce qui s'est passé en 1915. Il y a une série de textes écrits par Freud presque en même temps, et qui sont très intéressants. C'est comme s'il y avait une sorte de remue-ménage, une maturation qui s'effectue sur cinq ans, de 1915 à 1920, pour aboutir à « Au-delà du principe de plaisir », la définition de la pulsion de mort. Ensuite, il y a les conséquences qui en sont tirées, en particulier dans un petit texte, qui est un peu négligé et qui est le dernier de « L'abrégé », *L'Abriß*, de 1936, que j'aimerais appeler aussi « La symphonie inachevée ».

Mon idée est donc que *Vergänglichkeit* permet de définir quelque chose qui serait le *carpe diem* freudien, qui se prolongera dans une certaine forme d'éthique à laquelle, je me suis rendu compte, Lacan restait éminemment fidèle dans un certain nombre de formules qui prennent encore plus de résonances quand on les rapporte aux équivalents freudiens, dont je donnerais quelques exemples tout à l'heure, et que d'autre part ça a aussi des conséquences dans la façon de concevoir la culture précisément, en tout cas de concevoir ce que j'appellerai le « processus de civilisation ».

Mais il y a des conséquences sur l'idée même de la conception, de la structure de la civilisation. Il me semble qu'à partir de là, il y a un remaniement de la théorie des pulsions qui aboutit à la pulsion de mort, qui repose sur l'idée de la pulsion de mort, et a pour conséquence une divergence de plus en plus forte entre pulsion et libido. Il y a quelque chose qui est mis sur la pulsion, et du coup la libido se trouve chargée de quelque chose justement du côté de la culture. Si vous voulez, j'essaie de résumer les choses ainsi. Un peu comme les Anglais ou les Américains qui ont choisi de ne pas traduire *jouissance* en anglais – je préfère ne pas traduire *Vergänglichkeit* parce que ça peut très bien se comprendre, et puis je pense que c'est intéressant de voir les choses vraiment au niveau

des mots et du langage et la manière dont la substance verbale est utilisée. C'est vraiment, dans ce petit texte, *Vergänglichkeit*, très joli, d'une part, et d'autre part assez important. Il y a toute une série de verbes et de substantifs qui vont avec les verbes, autour justement de l'idée de chute, de perte ; il y a toute une série de verbes, *vergangen*, *vergessen*, *Vergänglichkeit*, *verwerfen*, *verstören*, etc., tous ces verbes qui indiquent une espèce de chute, une décadence, ce mouvement-là. Et au fond, ce que Freud dit très simplement pour caractériser ce qu'on pourrait appeler mélancolie, même si Freud n'en parlait pas directement ainsi, mais on pourrait le dire comme ça, qu'il y a des personnes – comme les deux interlocuteurs qui se donne dans ce texte – qui se laissent tomber dans la chute. Les choses sont toutes en train de tomber, de se perdre, de dépérir, de se détruire, etc., dans tous ces verbes-là autour de *vergangen*, sa destruction. Et donc il y a, au fond, l'idée qui correspond à la mélancolie, puisque 1915 est aussi l'année de *Deuil et mélancolie*, se laisser tomber dedans. De se laisser tomber dedans par quoi ? Par une espèce de lâcheté finalement, c'est-à-dire une espèce de renoncement, d'abandon, aussi de crainte d'avoir à souffrir, etc. Et également, pour une part, de complaisance avec la perte, avec la souffrance, donc on va un peu vers le masochisme .

C'est cette idée en même temps de se laisser tomber dedans, dans la chute, par une espèce d'état de renoncement et d'une certaine forme de lâcheté, ce qui nous mène tout droit à cette formule de Lacan dans *Télévision* que « la tristesse est une faute morale ». Il parle dans le contexte de *Télévision*, qui est la tristesse au sens de Spinoza. Et la tristesse au sens de Spinoza, elle est, plus ou moins, équivalente à ce qu'on appelait ensuite la mélancolie. Donc la position que Freud soutient là, c'est qu'en effet, il ne faut pas renoncer. Il faut bien admettre que les choses périssent, mais ce n'est pas une raison pour autant pour renoncer. Ce petit texte est parsemé – parsemé en plusieurs occurrences – d'espèces de protestations, du moins dans le style : *unmöglich*, *im Gegenteil*, etc., pas du tout, ce n'est pas possible, c'est le contraire, etc. Donc c'est l'idée de ne pas se laisser tomber dans ce trou, dans cette chute, et par conséquent de soutenir quelque chose que la brièveté. Il y a tout un éloge de la brièveté, d'où l'idée de *carpe diem*, que c'est justement

parce que les choses ne durent pas qu'elles sont précieuses et qu'elles sont d'autant plus précieuses qu'elles sont brèves, que c'est dans l'instant – il y a une espèce d'éloge de l'instant, de l'instantané, de la jouissance comme instantanée. Et ce qui apparaîtra plus tard, c'est justement le rapport avec le nouveau. Ce qui est introduit au regard de ça, c'est l'idée de *Genuß*, c'est-à-dire quand même de jouissance. Donc il y a une jouissance de l'instant, et donc il y a toute une considération sur la beauté, sur la valeur des choses, sur la beauté des choses, mais qui n'a absolument rien à voir avec leur durée, qui n'a rien à voir avec leur éternité, dans la mesure où l'éternité est simplement une illusion du désir. On a un désir qui est fabriqué de telle sorte qu'on a une espèce de désir éternité qui est une illusion. Donc Freud a insisté sur l'idée de renoncer à l'illusion. Et par conséquent, qu'est-ce qui va s'opposer à la mélancolie ? C'est le deuil, c'est-à-dire le deuil va être au fond paradoxalement la bonne chose, et même c'est à partir de là que, d'une certaine manière, le deuil devient une condition de la civilisation.

C'est-à-dire d'une part le deuil – il y a tout un passage assez sympathique –, il dit que normalement, le deuil se fait tout seul, il suffit d'attendre ; il se consume lui-même. Et alors, avec un paradoxe – et c'est là où on tombe sur la question de la libido qui est relancée, c'est à partir de là qu'elle se relance la question de la libido, puisque le deuil, c'est quand même une énigme. Ça paraît normal à tout le monde, mais ce qui n'est pas du tout évident, ce qui reste énigmatique quand même, c'est : pourquoi la libido se cramponne à ces objets ? Pourquoi la libido se cramponne à ces objets puisque, au fond, elle devrait bien être contente d'être libre à nouveau pour pouvoir investir de nouveaux objets, et qu'une fois qu'elle est redevenue libre, elle trouve des objets en général au moins aussi bien, et même éventuellement meilleurs.

Je crois en effet que c'est une espèce d'optimisme assez étonnant d'une certaine manière, que la libido, tant qu'on est suffisamment *jung*, jeune et *lebenskräftig*, plein de forces vitales, eh bien, la libido, une fois qu'elle a fait son deuil des choses, elle reprend le dessus et

elle retrouve des objets. Je pense aussi que *c'est* très faustien, c'est-à-dire que le modèle de Faust est un peu derrière : la libido, c'est la fontaine de jouvence, c'est-à-dire la possibilité de rejaillissement permanent. C'est en ça que ça va s'opposer à la pulsion. Mais par un détour justement historique, culturel, puisque ce petit texte est doublement intéressant, il raconte une promenade dans le style un peu antique, je dirais. L'événement est désigné comme ayant eu lieu juste avant la guerre. Il rédige ce texte pour un hommage à Goethe. Il dit qu'entre-temps la guerre s'est déclarée, a éclaté. Ça renvoie ce texte contemporain, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*. Il dit : « La guerre a détruit bien plus que tout ça. Elle a détruit les paysages, elle a détruit les œuvres d'art, et surtout elle a justement détruit la confiance que nous avons dans la civilisation, la croyance et la confiance. Elle a détruit cet idéal de civilisation que nous avons, en croyant – c'est là où est le point tournant qui a entraîné beaucoup de choses. En fait, avec une formule assez étonnante, il dit : « Nous avons vécu au-dessus de nos moyens psychologiques en pensant que nous étions déjà civilisés et qu'en fait, la guerre montre qu'on retourne à la barbarie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. » Et que cette idée que les nations européennes étaient civilisées est une illusion. Néanmoins, et le texte se termine là dessus, il dit, de la même façon que dans ses discussions avec le jeune poète, « de la même façon, on peut penser que tout ce que la guerre a détruit, une fois qu'on en aura fait le deuil, nous allons reconstruire ce que nous avons perdu, et même aussi, là, sur des bases plus solides et plus durables ».

Donc, il y a cette idée – c'est une idée aussi très freudienne sur la construction, du *Aufbauen*, du *Wiederaufbauen*, du reconstruire. Ce qui se passe, c'est que, du point de vue du vocabulaire, c'est très intéressant parce que – et c'est une des raisons pour lesquelles je ne vais pas traduire *Vergänglichkeit* – on trouve (je ne vais pas retrouver les citations au fur et à mesure) – je crois que c'est dans *Considérations actuelles*, où il dit que finalement, la guerre a – c'est là où il y a quelque chose qui bascule, à mon avis, sur l'idée de pulsion, parce que dans les premières définitions de la pulsion, la pulsion est quand même l'élan vital, ce qui va vers l'avant, ce qui pousse dans « les trois concepts » etc. Et là tout à coup, les pulsions deviennent

vraiment – il y a une question quasi métaphysique sur le mal. Pourquoi le mal, le mal historique ? Et finalement, le mal est confié aux pulsions. La guerre a dévoilé à nouveau la nature de nos pulsions, la nature destructrice, la nature meurtrière. Nous sommes les descendants d'une longue lignée d'assassins, etc. Et donc, les pulsions, *die böse Impulse*, ou les *böse Geister*, c'est-à-dire les esprits malins, les esprits mauvais, les impulsions mauvaises, les impulsions méchantes, c'est le mal vraiment. Et d'ailleurs, il y a une formule philosophique quasiment qui dit : le mal ne peut pas être déraciné. C'est traduit par « exterminé ». Le mal ne peut pas être exterminé, ou extirpé, ou déraciné. *Das Böse kann nicht ver...*

Et donc, les pulsions deviennent quelque chose de plus en plus agité par ces forces du mal. Dans le vocabulaire, ce qui est frappant d'une certaine manière, c'est que par rapport à *Vergänglichkeit*, ces pulsions primitives, indéracinables et mauvaises, elles sont *unvergänglich*, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas périssables. C'est-à-dire que tout est périssable, sauf les pulsions radicales, les pires et qui ne renoncent jamais. D'où à mon avis quelque chose justement qui va se développer logiquement dans une certaine fonction de la pulsion de mort, c'est-à-dire que cette force pulsionnelle, qui est absolument radicale et structurale, qui ne renonce jamais, c'est donc une force longue, c'est une force qui n'a pas de fin ; c'est la force constante, c'est la constante structurale du vivant. Et donc cette force structurale qui ne va que vers la mort en fait. Là il y a quand même quelque chose qui – parce que ces pulsions au départ qui poussent vers l'avant, qui certes n'avaient pas de finalité tout à fait déterminée, mais à partir de *L'au-delà*, dans cette idée de spéculation. Il dit : « Quand même, peut-être qu'on est obligé de se dire que les pulsions sont simplement des forces qui cherchent uniquement à revenir en arrière, à l'état zéro. » Dans *L'au-delà*, il a repris en grandes pompes, je dirai, toute la thermodynamique, donc le système entropique. Mais du point de vue de la déduction, de sa spéculation, on va dans le sens contraire... Je pense qu'il est absolument logique que le principe de plaisir soit mis en cause. Pourquoi ? Parce que le principe de plaisir jusqu'à cette période de la guerre, jusqu'en 1915, le principe de plaisir suffit à assurer le symbolique. Et à partir du moment où on constate historiquement la

défaite du symbolique, il est logique, fatal que le principe de plaisir lui-même soit mis en question par le réel – Lacan dit que la pulsion de mort, c'est le réel. Qu'est-ce qui fait que ce réel vient capter le principe de plaisir ? Qu'est-ce qui, dans le système entropique – depuis le début... Freud a expliqué que notre appareil psychique fonctionne en quelque sorte à l'envers de son principe puisqu'il est fait pour aller vers le calme, la tranquillité, le repos total, et en fait il bricole tout le temps. Pour moi, c'est un bricolage, une façon de bricoler un frigidaire pour en faire un calorifère.

Dans un système entropique, il y a toujours des poches de mésentropie, donc que d'une certaine manière le sujet est celui qui fabrique des poches de mésentropie. À partir de là – revenons au point de départ, sur la question de la magie – je pense que la magie, c'est la mésentropie, c'est la manière dont le sujet avance pour faire de la mésentropie, y compris justement par la toute puissance des pensées, par l'idée que tout va de travers mais qu'en se donnant des mots magiques, ça va aller, on va surmonter la mort, etc. Donc je pense que d'une certaine manière, le nom de la mésentropie c'est magie. Qu'est-ce que c'est que la magie ? C'est tout ce qui porte le sujet à vouloir changer les choses, à vouloir revenir en arrière. La magie, c'est Faust, c'est l'histoire de Méphisto et de Faust, c'est-à-dire qu'il y a un pacte. Et pourquoi est-ce que dans *L'au-delà* Freud dit que toute cette histoire, c'est le diabolique en fait, ce n'est pas le symbolique, c'est le diabolique ? Et à partir du moment où on fait un pacte, non plus simplement symbolique mais diabolique, on fait une espèce de pacte avec le réel et pas simplement avec le symbolique. Ça, évidemment, c'est quand même plus risqué que d'être tranquillement dans le principe de plaisir. Donc on affronte quelque chose. À partir de là, forcément, on affronte cette force beaucoup plus dangereuse et inconnue. C'est là, je dirais, qu'au fur et à mesure qu'on s'enfonce dans le diabolique – c'est un paradoxe quand même, ce *double-bind* –, on s'enfonce dans le diabolique. On va affronter la structure, on va affronter la pulsion de mort de plus en plus face-à-face en quelque sorte, puisque à partir de « Considérations actuelles », toutes les illusions qu'on s'est faites sur la civilisation, il faut y renoncer. Mais en même temps, il ne faut pas renoncer à une certaine éthique. Et c'est là où il y a une identité quasiment entre les

formules de Freud et celles de Lacan, c'est-à-dire que la seule éthique qui va valloir, elle est déjà dans *Faust* à mon avis. Elle est dans l'idée d'un certain type de loyauté, elle est dans l'idée d'une – en allemand c'est *Aufrichtigkeit*. Et c'est en rapport quand même aussi avec la langue, avec l'usage de la langue, et avec l'idée de traduction. C'est-à-dire que quand, à force de dire – c'est ça qui va le conduire à l'histoire de *die Tat*, de l'acte, transformer le *Wort* en *Tat* – il dit : « J'ai une grande envie de traduire le texte sacré dans ma langue, ma chère langue allemande, dans ma langue maternelle. Et je dois le faire en toute loyauté, dans toute conformité à ce que je ressens. » Et c'est là où il dit c'est pas *Wort*, c'est *Tat*. C'est ce que Freud adopte dans *Totem et Tabou*, et qu'il reprend dans « *L'analyse profane* » : bien sûr, au commencement était l'acte, mais les mots aussi, au début, étaient magiques, et ils continuent à l'être d'ailleurs. Donc ces mots sont des actes en réalité, des actes magiques. Bien sûr, il y a un processus de civilisation en passant du pur acte au mot, à la parole. Mais au départ, les mots étaient magiques et ils le restent. La preuve, c'est qu'il y a le transfert.

Simplement, qu'est-ce qui reste de l'acte ? Il va rester quelque chose de très très important. Je reviens un peu en arrière : au fur et à mesure on dégage la pulsion de mort comme l'acte structural, c'est la pulsion unique, c'est la pulsion des pulsions. Et petit à petit, je pense, ça absorbe la totalité des pulsions. La pulsion comme telle, c'est la pulsion de mort, c'est-à-dire ces mouvements en arrière – au point même d'être un peu léger, il n'y croit pas trop lui-même, mais il se croit obligé de dire à un certain moment : « Mais est-ce que les pulsions sexuelles elles-mêmes ne seraient pas aussi construites comme un certain retour en arrière, c'est-à-dire qu'on aurait des états de satisfaction et on sait qu'en réalité on revient en arrière ? » En tout cas, effectivement, c'est à quel point l'idée de la pulsion de mort comme retour en arrière, comme retour au point zéro, au zéro absolu comme dit Lacan, ça absorbe quasiment toute l'idée de pulsion comme constante structurale.

En face il y a la libido, c'est quelque chose qui n'a pas du tout les mêmes caractéristiques, c'est-à-dire qu'on parle par exemple de *Vergänglichkeit* ; la libido c'est quelque chose de beaucoup plus

fragile, c'est quelque chose de beaucoup plus réjouissant aussi quand même, puisque au fur et à mesure que le vocabulaire se stabilise et qu'on lui donne des repères un peu rigoureux et qu'on resserre un peu les boulons, libido c'est pulsion de vie. Libido c'est pulsion de vie ; c'est pulsion sexuelle ; c'est ce que nous appelons éros. Mais ça ne fonctionne pas du tout comme la pulsion... la pulsion de mort c'est forcément de la pulsion, c'est-à-dire que ce n'est pas du tout une force constante, puisque ça va, ça vient, et qu'elle une vie courte, ou relativement courte. Ce n'est pas du tout le même type de temporalité et ce n'est pas non plus le même type de fonctionnement. Il y a deux formules qui sont très intéressantes à rapprocher parce que toutes les deux se fondent sur l'idée d'une mesure. Et vous allez voir que ce n'est pas le même type de mesure dans les deux cas. C'est-à-dire que dans la pulsion définie en 1915, la pulsion c'est la mesure de l'exigence de travail imposé au psychique du fait de sa liaison avec du somatique .Ce n'est pas la même idée ; on a du boulot, mais il y a une mesure. Il y a une certaine mesure, mais qui est référée à un travail. On a Un boulot à faire et ça, c'est la constance, on ne peut pas y échapper. Du fait de quoi ? Du fait d'un *Zusammenhang*, du fait d'une connexion. Le mot *Zusammenhang* a une grande place dans tout le système de Freud. Et pourquoi ? Parce que le *Zusammenhang* avait la fonction finale de l'éros, c'est faire du *Zusammenhang*. C'est une unité, ce sont des fragments qui se relient, c'est du *Zusammenhang*, c'est du lien. On part de là, c'est-à-dire que la pulsion, normalement, c'est du *Zusammenhang*, du lien, de la connexion. Je crois que connexion – ce n'est pas très joli, mais c'est un des termes les plus exacts – la connexion de l'âme au corps, entre le psychique et le somatique. Et du fait de cette connexion, du fait de ce *Zusammenhang*, la pulsion donne la mesure du travail qu'il y a à faire Et ça, on peut dire que c'est une constante, et que d'un bout à l'autre de l'existence et quelques soient les générations, il y a la même chose. Mais ça, ce n'est pas la libido. La libido, il dit que c'est la mesure de notre capacité d'aimer. Et en fait, cette mesure, elle se mesure à quoi ? Si on se réfère à – la réponse est dans l'*Abriß* en 1938 – c'est une mesure individuelle, c'est-à-dire que chacun vient au monde en quelque sorte avec une certaine quantité de capacité d'aimer. Et il est possible qu'à un certain moment il ait épuisé son

stock et c'est pour ça qu'il meurt. D'où la formule intermédiaire, c'est-à-dire que tant qu'on est *jung und lebenskräftig*, tant qu'on est bien vivant et qu'on a de la force vitale, ou de la force de renouvellement, la libido est là, on peut puiser dans le stock. Mais le stock n'est pas inépuisable, un jour on aura fini son stock. C'est la mesure – par ailleurs, cette mesure n'est pas la même pour tout le monde, il y en a qui ont une plus grande capacité, et donc, elle n'est pas du tout le même type de mesure que la pulsion. Entre les deux, évidemment, qu'est-ce qui s'est passé ? Évidemment, le problème, c'est qu'entre les deux, entre la pulsion et la libido, il s'est ouvert en fait un énorme gouffre qui est le masochisme primaire. Logiquement, disons que la libido, l'éros, devrait pouvoir transformer la pulsion de mort en quelque chose de civilisé. On revient à l'histoire du Tat parce que l'essentiel de l'opération, liaison ou transformation laissons pour l'instant les choses en suspend, la médiation de l'opération, c'est la musculature, c'est-à-dire c'est l'extériorisation physique de la pulsion d'agressivité, de la pulsion de mort. Mais pour autant qu'elle se manifeste il faut l'extérioriser, et en premier chef par la musculature, par le corps. Après il y a toutes les opérations... qu'on veut. Au premier degré, c'est la bagarre, le coup de poing, le sport, la course et ainsi de suite, mais c'est aussi éventuellement à un autre niveau la rivalité, le désir de vaincre. Formule finale dans l'*Abriß*, c'est : retenir à l'intérieur cette force, c'est ça qui rend malade. On n'est plus dans le malaise de la civilisation, on est dans la maladie. Qu'est-ce qui rend malade ? C'est de retenir à l'intérieur toute cette force et toute cette énergie de destruction, et de les retenir comme autodestruction. L'histoire du masochisme primaire, introduit en 1924 et qui se développe après, c'est que cette pulsion d'autodestruction, eh bien on ne peut jamais l'expulser complètement, finalement il y en a toujours une part qui reste. Il y a toujours une part qui reste plus ou moins grande. Il y a une chose intermédiaire qui est une bagarre, qui est un conflit et qui lutte entre cette pulsion d'autodestruction et la libido. Tant que la libido est suffisamment *jung und lebenskräftig*, elle surmonte sa pulsion d'autodestruction et elle en met le plus possible vers l'extérieur jusqu'à ce que, peut-être, le stock étant épuisé, elle n'a plus la force, soit parce qu'il n'y en a plus assez, il n'y a plus de jus,

soit parce que les investissements de la libido en question sont trop *katastrophisch*, trop désastreux, et elle ne peut plus renouveler sa stratégie par rapport au monde extérieur. Et c'est de ça que l'individu va mourir.

Il y a des choses très intéressantes sur la question que j'appelle le « processus civilisateur ». Si on admet qu'au départ le processus civilisateur était *grosso modo* confié au principe de plaisir, pour autant qu'il transforme en principe de réalité qui se poursuit, c'est-à-dire que ça fonde l'idée du refoulement pulsionnel. La civilisation s'établit par le refoulement des pulsions, le cadrage, la restriction, le sacrifice, etc. Par rapport à ça, Freud n'a jamais varié, puisque le monde de la civilisation c'est toujours beaucoup trop, c'est toujours violent, ça fait des névrosés, ça fait des délinquants. Justement, par rapport à la loyauté, à la *Aufrichtigkeit*, ça fait des caractères déformés. En allemand, *Aufrichtigkeit*, c'est vraiment la droiture, c'est la loyauté au sens d'être droit par rapport à ses propres désirs. La formule de Lacan – c'est dans le début du Transfert que c'est absolument conforme, il faut trouver une relation plus honnête au désir, plus honnête du désir à l'acte. C'est exactement la définition de Freud de l'*Aufrichtigkeit*, de la loyauté, non pas de la loyauté par rapport à un principe transcendant, chevaleresque, mais de la loyauté par rapport à ce qu'on est soi-même. Freud dit d'ailleurs : « Si les hommes, les êtres humains se décidaient à vouloir se conformer à leur réalité psychologique subjective, alors il faudrait que la société accepte elle-même de changer énormément. » Il y a toute une tradition effectivement. De fait, c'est le côté du refoulement pulsionnel et de l'éducation. Sauf que justement – il y a toute une mise en cause difficile et qui assure l'éducation, c'est-à-dire la contrainte finalement, la loi, etc., ça peut tout à fait amener les gens extérieurement à se conformer à ce que la civilisation demande. Sauf que ça ne transforme rien et que la pulsion est... une vraie transformation des pulsions, parce que tant qu'on en reste à la contrainte extérieure, à l'éducation, etc., on fait des hypocrites civilisés, on ne fait pas des gens vraiment intelligents, on fait des hypocrisies qui s'oppose à la loyauté, la droiture, à être plus honnête avec le désir, etc. Ne pas céder sur son désir, c'est céder sur cette vérité, sur cette loyauté.

Évidemment, c'est là où on est sur une espèce de chemin extrêmement étroit entre renoncer aux illusions et ne pas renoncer aux valeurs auxquelles on croit. Il y a quand même aussi toute une question de croyances de cette loyauté par rapport au désir. Ça implique de tenir quelque chose qui est de croire aux valeurs de la civilisation, tout en sachant que le mal – au sens où on disait que le mal est (?) ... Entre les deux, il y a quelque chose qui est quand même une espèce de voie qu'on retrouve par exemple dans la correspondance avec Einstein, dans l'échange des lettres avec Einstein, c'est-à-dire qu'il y a un horizon possible d'une réelle transformation des pulsions. Je crois que ça engage vraiment toute la question de la sublimation. C'est-à-dire que la sublimation, dans cette perspective, bien que ce ne soit pas toujours facile, il y a l'idée d'une – alors on revient à toute une liste de vocabulaire qui était déjà dans la *Lettre 52*, c'est-à-dire de l'*Umordnung*, de l'*Umbildung*, de l'*Umschrift*, mais d'une *Umschrift* en tant qu'elle est *Umbildung* et *Umwandlung*, c'est-à-dire qu'elle transforme réellement.

Intervenant (inaudible)

Claude Rabant : Ce qu'il me semble, la *Bändigung*, le domptage, elle est du côté de la contrainte, elle est du côté de l'éducation.

Intervenant (inaudible)

Claude Rabant : En tout cas, au niveau des termes, la *Bändigung*, c'est en effet le domptage. Mais le domptage, il relève du refoulement, c'est-à-dire que le refoulement ne peut jamais produire autre chose que le retour du refoulé. À mon avis, c'est absolument logique. En tout cas, c'est ce qu'il dit dès 1915, c'est-à-dire que dès que la loi lève ses contraintes, les hommes redeviennent absolument sauvages et sont capables des pires trahisons, des pires infamies, etc. C'est très important parce que ça, c'est la loi... objectivement. Mais pour un petit nombre, jusqu'à présent, seulement, on peut concevoir

– c'est ce que, je crois, il dit à Einstein, quand il dit : « Nous sommes, nous autres pacifistes, c'est-à-dire vous et moi, nous sommes pacifiques parce que nous avons suivi une transformation physiologique. » C'est-à-dire le fait que les pulsions peuvent, à certaines conditions – et jusqu'à présent pour un petit nombre de gens – devenir civilisées et changer de nature.

Intervenant (inaudible)

Claude Rabant : Là, je suis d'accord. Mais ça passe par l'idée que les pulsions – le domptage, bien sûr, il faut bien l'éducation. Il dit qu'il y a deux sources. C'est quoi les deux sources ? Ce sont les deux sources. Il y a une source externe, effectivement, qui est la source de la *Bändigung* ; et il y a une source interne qui est aussi la manière dont s'intègrent au fur et à mesure ces contraintes pour devenir réelles, c'est-à-dire pour devenir non seulement une réelle *Umbildung*, mais une *Umwandlung*, c'est-à-dire une métamorphose des pulsions. Il dit que quand même, au fur et à mesure de la civilisation, au fur et à mesure de l'histoire, il y a quand même une petite part qui se transmet par l'héritage. C'est-à-dire qu'au fur et à mesure de la civilisation, il y en a quand même, quand on y arrive, qui ont comme disposition de ce qu'il appelle « à la capacité d'être civilisé ». Ça débouche sur une idée un peu utopique qui est – en tout cas la formule, c'est une *Kulturfähigkeit*, une capacité à la civilisation. Et cette capacité à la civilisation, elle a deux sources effectivement qui viennent de l'extérieur, c'est-à-dire la *Bändigung* et une source interne – il dit, bien sûr, que c'est absolument variable selon chacun, la relation entre ce qui vient de l'intérieur et de ce qui vient de l'extérieur, et le rapport entre ce qu'on transforme et ce qu'on ne transforme pas... Il y a une part interne et il y a une part externe. Au fond, le but de l'existence ou de l'analyse, c'est d'en faire le plus dans le sens de cette transformation qui suppose la sublimation, c'est-à-dire qui suppose non pas seulement un processus, mais qui suppose une... *Vergänglichkeit*, qui suppose ce qu'il appelle des œuvres, qui suppose qu'il y a de la beauté. S'il y a de la beauté dans le monde,

même que cette beauté soit extrêmement fragile et destructible, c'est ça qui fait qu'on ajoute un peu de valeur à l'existence.

Intervenant (inaudible)

Claude Rabant : Je crois que tu as raison, mais je crois que tu aurais intérêt à prendre l'autre côté de l'*Umwandlung*, de la transformation.

Intervenant (inaudible) Réécrire le refoulement original...

Claude Rabant : Alors, il y a quelque chose de troublant aussi quand même, parce que sur la mort, sur le fait qu'à un moment le combat prend fin, c'est-à-dire qu'à un moment la libido lâche, l'autodestruction l'emporte, que l'individu meurt – comme il dit : il meurt de ses propres conflits internes. Avec une nuance que je trouve troublante : il dit que quand même, comme de toute façon il y a de l'éros, même dans l'autodestruction à terme il y a de l'éros ; donc, même dans l'autodestruction il a une satisfaction, il y a une jouissance. Donc, d'une certaine manière, la mort – au fond, c'est une position qui n'est pas une position stoïcienne, qui serait une sorte de position épicurienne, en quelque sorte de dire : « On peut mourir tranquille, on peut avoir la sérénité de mourir, dans la mesure même où on peut penser qu'il y a une jouissance ultime. » Goethe qui dit à la fin : « je vois la lumière »

Intervenant (inaudible)

Claude Rabant : L'éros, c'est ce qui fait des liens, c'est ce qui fait des unités de plus en plus grandes. La discussion avec Einstein se fait sous l'égide de la Société des Nations, c'est-à-dire de savoir si c'était possible – enfin ce travail est encore en chantier – de créer des institutions, et au niveau des institutions de créer des choses qui puissent surmonter... En fait, autour de cette idée du

Zusammenhang, du lien, de la connexion, etc., ça, c'est l'éros. Et la pulsion de mort, la pulsion de destruction, c'est ce qui défait les liens, qui détruit le *Zusammenhang* et donc qui détruit les choses. C'est simplement ça.

Intervenant : Mais n'y a-t-il pas une construction dans la pulsion de mort, comme la jouvence dans le diabolique dans Faust par exemple ?

Claude Rabant : C'est la pulsion de mort surmontée. La pulsion de mort, elle est en l'occurrence dans le travail... Faust n'est jamais sorti de son cabinet, il a cherché la pierre philosophale etc. Et le jour où il s'aperçoit qu'il a quasiment perdu sa vie, il dit : il est temps d'aller voir un peu ce qui se passe en nous, comment sont les femmes. D'ailleurs, il souligne que ce n'est pas tellement un pacte, que c'est plutôt un pari. C'est un pari entre Faust et Méphisto, parce que finalement Méphisto finit par perdre à la fin. Et finalement Faust finit par gagner sur Méphisto à la fin du second *Faust* – enfin, c'est assez compliqué. Mais c'est plutôt un pari qui pourrait facilement être considéré comme l'inverse du pari de Pascal. C'est-à-dire que schématiquement, le pari de Pascal, c'est cette vie plutôt minable ça vaut la peine de la sacrifier, de la perdre pour une éternité de vie et de... dans la mesure où on croit savoir sur quoi on parie. Alors que Faust, à mon avis, c'est exactement l'inverse. C'est-à-dire : « Je te donne mon âme. » C'est quoi ? C'est-à-dire je ne sais strictement pas ce que je perds, éventuellement. Je sais ce que je peux gagner aujourd'hui, en vivant ma vie d'homme. Dans le *Faust* de... il y a une phrase que j'ai retenue : à un moment, Faust dit à Méphisto : « Bien lointaine est votre échéance. » C'est exactement la position que Freud décrit par rapport à la mort. Ça veut dire qu'on sait bien qu'on va mourir, mais on n'y croit pas. Jusqu'au bout, on n'y croit pas. Même si on est à trois jours de mourir, on n'y croit toujours pas. Donc on parie quoi ? C'est-à-dire qu'on s'en fiche de savoir combien de temps ça va durer dans ce cas précis. Quand ce sera fini, ce sera fini.

. C'est la Capacité d'investissement, capacité de sublimer, capacité de vivre, la libido c'est la même chose. On parie là-dessus mais on ne sait pas combien de temps ça va durer.

*

* *